

# LES SPECTA

LE 13 DÉCEMBRE, CHEZ MOLIÈRE

## M. André Gide veut faire rire avec ses *Caves du Vatican*

Le 13 décembre, le rideau rouge de Molière se lèvera sur les *Caves du Vatican*, farce en trois actes et dix-neuf tableaux de M. André Gide et huitième production de la Comédie-Française depuis la rentrée.

Pour le moment ce rideau est de fer, et personne n'a pu vérifier le sort que Jean Meyer, metteur en scène, et Jean-Denis Malclès, décorateur, ont fait subir à Lafcadio Wlaski (prononcez Louki), ni aux Barraghioul, Fleurissoire, Armand-Dubois et consorts. Un seul témoin : l'auteur. Depuis que les répétitions ont commencé, il est infatigable, vigilant et dynamique comme s'il en était à son début.

C'est pourquoi nous avons tenté l'impossible. Renonçant à triompher des vetos de la salle Richelieu, nous sommes allés frapper à ce sixième étage, rue Vaneau, où vit le grand prêtre de la pensée contemporaine.

Un long silence. Un peu d'affolement. Quelques minutes d'attente dans un salon sans style, à peine en désordre, ouvert sur des toits sans perspective. Un corridor hérissé de livres jaunes. Voilà les seuls barrages opposés à l'intruse. M. André Gide nous attend derrière une table : il panouille des yeux une feuille sur laquelle, à l'encre de Chine, il a noté les précisions qu'il désire nous donner. A portée de sa main, le manuscrit des *Nourritures terrestres*. Au mur, des estampes japonaises. Sur une planchette de verre, rouges et jaunes, des flocons de remèdes. Le poêle chauffe à blanc. L'auteur des *Caves* se lève, ouvre la fenêtre de sa chambre. Il est droit et presque souriant dans son costume de tweed gris. Autour de son cou, en guise de cravate, il a noué le traditionnel foulard qu'il prête souvent à ses héros, à Lafcadio Wlaski, entre autres.

« Ce n'est pas la première fois que les *Caves du Vatican* sont portées à la scène, nous explique M. André Gide. Mon roman date de 1914, et, en 1933, le 23 octobre très exactement, un groupe de jeunes amateurs sympathiques en jouaient une adaptation au studio des Champs-Élysées, à l'instigation de Mme Tartigaud, femme de théâtre, et de Mme Autant-Lara. Le 15 décembre de la même année, les Bellettrens de Lausanne organisaient une représentation des *Caves* sur la scène de leur théâtre municipal, et trois jours plus tard ils en faisaient autant à Genève. C'étaient de beaux efforts et je serais ingrat de ne pas en parler. D'autant que nous sommes dans l'un, et l'autre cas, avait été fort vagues. Je m'étais contenté d'offrir le squelette qu'on avait extrait de mon roman. Et pourtant c'est l'adaptation de disons-tu suisse, lorsque Meyer la lut, qui incita P.-A. Touchard à me demander une version personnelle. »

C'est ainsi que Jean Meyer partit pour Taormina, où M. Gide s'était réfugié l'été dernier, et qu'ensemble ils mirent au point le spectacle qui nous sera présenté le 13.

« Et la pièce est tout naturellement sortie du livre, nous explique M. André Gide. A peine quelques modifications. Le personnage de Geneviève de Barraghioul, par exemple, vient davantage en relief. Mais, cela à cause de René Faure

Elle a renouvelé mon inspiration. Lafcadio, lui, est resté le plus intact possible. »

Nous retrouverons donc le personnage étrange qui hanta trois générations, « l'être d'incohérence », le blond criminel qui se plaignait à « contempler ses mains gantées couleur de cendre », et qui rabattait sur ses yeux, par horreur de la laideur, un chapeau de castor. Roland Alexandre incarnera Lafcadio. Yanniel sera son père naturel. Juste-Agénieur de Barraghioul, semblable avec sa « barbe à cascades d'argent » à quelque portrait du Titien.

Henri Rollan et Chamarat rentreront respectivement dans les pas de Julius de Barraghioul et de Florissolo, la victime, tandis qu' Jean Meyer sera Protos, imposteur et mauvais génie.

« L'adaptation a été très facile, dé-

clare M. André Gide, la plupart des répliques du roman ont été transcrites telles quelles. Quant aux monologues, où mes personnages décrivent leurs états d'âme, c'est en « speaker » qui les récite, tandis que l'action continue, muette, sur la scène. »

L'auteur de *l'Immoraliste* se lève. Ses fortes mâchoires sont tendues. Il a l'air inquiet.

« Je n'ai qu'une peur. Les *Caves du Vatican* sont une farce, et je crains qu'« on » n'ose pas rire. On est si habitué encore à me voir grave et sérieux... »

Et, soucieux, le père de Lafcadio, assassin sans mobile, nous raccompagne.

« Je voudrais tant qu'on trouve ça drôle. »

CHRISTINE DE RIVORE.

Nov. 1950